coups de souscriptions populaires ont généralement fait fiasco. Ce qui a le mieux réussi encore au cours de ces couteuses manifestations de sports d'hiver, ce furent ces bonnes grosses tempêtes d'hiver, ces violentes "poudreries" qui causèrent tant d'émotions aux touristes américains qu'on avait réussi à faire venir dans nos murs. Laissons faire la nature. D'ailleurs, c'est ce qu'a été en définitive obligée de faire, bon gré mal gré, l'Association des Sports d'Hiver qui, manquant du nerfs de la guerre, va s'en tenir, cette année, au derby de chiens du mois de février et aux bonnes tempêtes dont l'Hiver nous gratifie royalement depuis près de deux mois.

A cette époque du carnaval, il est intéressant de nous rappeler les manifestations sociales québécoises d'il y a, disons, cent ans. On voit que tout a évolué de ce côté, comme sous d'autres, et qu'on a bien tort de croire en certains milieux, que Québec ne change pas, ne bouge pas, est figée.

D'abord quels changements dans la société! Alors, elle était aristocratique et se composait surtout d'officiers de la garnison, appartenant qui à l'infanterie de ligne, qui à l'artillerie de place, ou à l'artillerie de campagne. La plupart étaient fils de lords ou de familles en renom. Gravitaient autour d'eux les plus élégants, les plus nantis d'espèces sonnantes parmi nos professionnels, juges, artistes, rentiers. Ces gens-là banquetaient, dansaient, faisaient ensemble du sport. En dehors de la porte Saint-Jean, le promeneur tombait en pleine campagne, comme autrefois, lorsqu'il avait franchi le Pont Dorchester. Et Dieu sait les nombreuses et bruyantes parties de raquettes dont la Grande Allée, ou plutôt ce qui devait être plus tard la Grande Allée fut le théâtre. Car, en ce temps-là, on ne pensait guère au gouret qui a même aujourd'hui, hélas! accaparé la radio... Et le sport à la mode était la raquette.

Du temps des garnisons britanniques, dont le dernier régiment, le 30ème nous quitta en 1869, le snobisme était de mode surtout entre citoyens de la Haute Ville et des Faubourgs. Il est vrai qu'il n'a jamais beaucoup lâché pied. La tunique militaire et le sabre dominaient. Les jeunes filles, dans l'enceinte de la ville, n'en avaient que pour les officiers et les étudiants étaient laissés complètement à l'écart. Ils appartenaient au vulgaire, ma chère!

Mais une paisible révolution s'accomplit. Les officiers de Sa Majesté durent partir, replier leurs drapeaux et repasser les mers; et dans les plates-bandes de la ville, la laitue menaça de monter à graine. On se ravisa dans le monde féminin. Les illusions s'envolèrent comme des abeilles d'une ruche. On n'hésita plus à faire de l'oeil au modeste pékin dédaigné au temps de la garnison. L'étudiant ou le simple commis, charmé de ce changement d'attitude, oublia volontiers le passé et, bouche en coeur, répondit aux avances.

Jusqu'au départ des troupes et quelques années plus tard, le militaire, en matière sociale, dans le vieux Québec, faisait la pluie et le beau temps. Il tenait même la dragée haute aux deux tiers de la population, avec ici et là quelques rares exceptions. Mais il n'y a pas à dire, sur les hauteurs du cap, la vie sociale était mouvementée, élégantes et fort gaie. Mais

cet état d'esprit entretenait une scission marquée dans la population. Les gens du haut restèrent confinés dans les murs et ceux du bas faisaient bande à part. Mais lorsque avant la Confédération, les milices s'organisèrent avec le lieutenant colonel Suzor comme commandant en chef, on trouva fort bon de faire du recrutement chez les gens du bas et ceux du haut du bas. Puis, sous Sir Georges Etienne Cartier, les écoles militaires furent ouvertes. Bref, le snobisme militaire disparut graduellement et ce fut en vain que quelques officiers britanniques tentèrent de le remettre à la mode. La destruction des murs et des casernes des Jésuites en 1877 donnèrent le coup de grâce à cet état d'esprit injuste. La Haute Ville égoïstement cantonnée dans ses murs prit des bouffées d'air démocratiques dont l'heureux effet fut de la mettre en sympathie avec la population du reste de la ville.

Détail assez curieux, quand on étudie la société de ce temps-là, c'est qu'alors, le quartier aristocratique était situé sur le bord du fleuve où se trouvent, aujourd'hui, les rues Dalhousie, Saint-Pierre et Sault-au-Matelot. Sur le Cap, rue des Carrières, Place d'Armes, rue Saint-Louis, rue Sainte-Anne, c'était le quartier ouvrier. Ces deux grandes divisions de la ville avaient, chacune, leur caractère. Les grandes maisons de commerce occupaient surtout la Haute Ville, rues Saint-Jean et de la Fabrique; l'industrie et la marine avaient leurs quartiers sur le front du fleuve et dans la vallée de la rivière Saint-Charles. Non, mais, n'est-ce pas, quels changements?

* * * *

Plus que jamais, en ce temps de crise où l'on parle nécessairement d'économie et d'épargne, les Caisses Populaires sont d'actualité. Voilà trente-trois ans, cette année, que le Commandeur Desjardins, de Lévis, se rendant compte des lacunes du système bancaire actuel, organisait, au profit des petites gens, ces caisses d'épargne et de petits prêts qui, depuis, ont rendu tant de services aux classes ouvrière et agricole et qui, plus que toute autre organisation, on fait ouvrir les yeux vers les bienfaits de la coopération car on sait que la nature des caisses populaires est essentiellement coopérative en ce sens qu'elles ne permettent des affaires qu'entre leurs membres. On connaît les objets des Caisses Populaires Desjardins. Ces jours derniers, M. Cyrille Vaillancourt, président de la Fédération des Caisses Populaires de la province, les définissait comme suit : enseigner l'épargne et l'économie en protégeant les membres "contre les revers de fortune, les résultats du chômage, la maladie et l'indigence en leur enseignant les bienfaits innombrables de la prévoyance et de la coopération" et aussi, "en leur venant en aide par des prêts et avances faciles à rembourser au moyen de remises partielles, mensuelles et hebdomadaires". De plus, les Caisses Populaires encouragent l'esprit d'initiative et aident le travail local, surtout agricole, par l'emploi prudent de l'épargne produite dans la circonscription même de la société. Elles enseignent aussi aux emprunteurs le respect de leurs engagements.

Et nous ne croyons pas que, jusqu'à présent, les Caisses Populaires, partout où elles ont été établies,

Nos Cafés sont rôtis à Québec pour vous, P. A. Nadeau, Propriétaire.